

Jean van WIN

Contre Guénon



Éditions de La Hutte

BP 8 - 60123 Bonneuil-en-Valois

Site Web : www.editionsdelahutte.com

Adresse e-mail : contact@editionsdelahutte.com

« Guénon n'a jamais su distinguer
les contraires et les contradictoires. »

Robert Amadou

Ésotérisme de Guénon

Cahiers de l'Homme-Esprit, 1973

« ... la naïveté des écrivains cléricaux de faire appel,
pour leurs polémiques, à des maçons déguisés
en “sphinx” à pattes de canard. »

Papus (Dr Gérard Encausse)

Débat public, 1914

« Les travaux des orientalistes universitaires
ne contiennent qu'erreurs et billevesées. »

René Guénon

Compte-rendus

« Si une idée est utile, elle est vraie ;
c'est la force d'une idée qui fait sa vérité. »

Julius Evola

Ami de Guénon

Introduction

Le présent texte ne constitue pas une analyse de la pensée de René Guénon. Ce n'est pas un « traité » à prétention exhaustive, encore moins objective ; il a pour but de mettre en évidence la nocivité de cette pensée, par rapport aux valeurs qui sont celles de la franc-maçonnerie d'obédience libérale. Le présent travail est donc clairement un pamphlet et doit être considéré comme tel.

Il existe des « guénoniens » fervents dans certaines loges de certaines obédiences. Ils connaissent bien la pensée de Guénon, et s'y réfèrent souvent, certains d'entre eux ponctuant régulièrement leurs citations d'un « comme le dit à juste titre René Guénon »... Ce sont des maçons souvent érudits, dont les opinions sont respectables, de même que les croyances et les adhésions intellectuelles.

Contre Guénon

D'autres ne sont pas d'accord avec eux et voici pourquoi. D'habitude, ceci n'est possible qu'en loge, endroit clos où n'a jamais cours la pensée unique. Nul ne cherche à « convertir » son frère, et la présence en loge témoigne du plaisir sans arrière-pensée à parfois ne pas être d'accord entre soi, tout en s'estimant, en se respectant et, pour utiliser un verbe qu'on ne trouve jamais sous la plume de Guénon, en s'« aimant » comme des frères, c'est-à-dire comme les fils d'un même Père. Qu'on le veuille ou non, des frères, c'est bien cela !

Guénon est un écrivain, un penseur, un intellectuel. Ses phrases sont incisives, acerbes, précises, les termes choisis témoignent d'une érudition certaine et d'une activité cérébrale intense et de haut niveau. Ses ouvrages alignent néanmoins des répétitions quasi obsessionnelles et fastidieuses de ses idées clés, qui sont très souvent loin d'être aussi originales que ses disciples le prétendent.

Ce n'est pas sans une surprise amusée qu'on assiste successivement à l'exécution peu charitable de la théorie de l'évolution, à un massacre délirant de la science et de la méthode scientifique, à une critique sans complaisance mais tellement fondée de la maçonnerie du début

Introduction

du xx^e siècle, à l'éloge d'une maçonnerie opérative imaginaire, à un éreintement systématique de la modernité, à une stupéfiante condamnation de la Renaissance et de l'humanisme, à une critique justifiée mais combien démodée des « sciences » occultes, à l'encensement d'un Moyen Âge théocratique, et bien d'autres originalités encore.

Guénon rejette donc son époque et la civilisation occidentale qui est la sienne au profit d'un temps mythique qui est celui de la Tradition primordiale et d'un lieu mythique qui est l'Orient, gardien privilégié des dernières valeurs spirituelles.

La faiblesse du raisonnement réside en ceci :

Guénon ne voit, dans la modernité, que l'évolution, préoccupante il est vrai, du progrès matériel, du règne de la quantité, et de la régression de l'Esprit. Mais jamais il ne considère l'évolution morale et l'élévation intellectuelle qu'a connues l'humanité pensante au cours des derniers millénaires. L'avènement du monothéisme donnant lui-même naissance à la loi d'Amour parmi les hommes ; la fin de la torture ; la suppression de l'esclavage ; la chute de l'Ancien Régime, des lettres de cachet et des privilèges héréditaires usurpés ; la Déclaration des droits de

l'homme ; l'émergence des droits de la femme et de l'enfant et surtout l'aboutissement de tout cet élan humaniste que Guénon n'a pu connaître, étant mort en 1951, telles par exemple l'abolition de la peine de mort, la naissance des notions de droit d'ingérence et, enfin, celle qui comporte la plus grande noblesse, la notion de « devoir d'ingérence », devoir dans lequel on peut déceler la résurgence de l'esprit de la Chevalerie occidentale.

Ces réalisations, encore imparfaites, ne sont peut-être que brouillies au regard de l'immobilisme des castes de l'hindouisme qui fait l'admiration de Guénon : à chacun ses préférences.

Ou encore au regard de l'Ancien Régime et de ses classes sociales étanches – tiers état, noblesse, clergé – dont la suppression intervint à l'issue du siècle des Lumières et en constitue le chef-d'œuvre. Guénon est un homme né à la fin du XIX^e siècle, qui ne semble pas avoir accepté les secousses violentes et profondément révolutionnaires de l'époque à l'issue de laquelle il vient au monde en 1886, celles de 1789, 1830, 1848, 1870.

On peut déplorer que, ces étapes conduisant lentement l'humanité vers plus d'humanité précisément, un intellec-

Introduction

tuel occidental de l'envergure de Guénon les ignore hautement pour ne voir, dans notre « dégénérescence », que ce que sa psychologie très singulière veut bien voir.

Guénon balaye tous les acquis de notre civilisation d'un revers de main dédaigneux, au profit, écrit-il à diverses reprises, de la seule institution qui soit demeurée traditionnelle en Occident : l'Église catholique romaine. Plus tard, il y associera la franc-maçonnerie dans laquelle il fit un très bref et tumultueux séjour, de 1912 à 1918 environ, malgré les liens qu'il conserva après cette date.

Car il a sur l'initiation effective des vues très personnelles et fort contestables. Ces vues ne sont pas celles qui prévalent dans les obédiences « libérales » contemporaines. Bornons-nous à traiter ce qui, dans le « guénonisme », est susceptible d'intéresser principalement les francs-maçons.

Mais existe-t-il un « guénonisme », c'est-à-dire une doctrine, une philosophie créées par Guénon ? Certainement pas dans son chef et la réponse est non. Mais il existe, *nolens volens*, un courant favorable aux conceptions particulières de Guénon, rassemblant des frères qui vivent dans son admiration et qui adoptent ses vues, et même

des loges entières qui se regroupent autour de sa célébration, pour ne pas évoquer son culte, puisque ses adversaires font parfois une allusion malicieuse à « l'Évangile selon saint Guénon ».

Il existe *grosso modo* trois attitudes dans les milieux maçonniques à l'égard de l'œuvre de René Guénon :

– Les guénoniens, soit les admirateurs et les disciples convaincus. Ils ont lu Guénon, sont d'accord avec ses conceptions, et s'y réfèrent avec passion et admiration, croyant ainsi privilégier *la Tradition et la Spiritualité* au sein de notre Ordre. Ces deux dimensions en étaient-elles donc absentes avant l'apparition tardive du « penseur », même si elles furent en sommeil au cours du XIX^e siècle français ?

– Les non-guénoniens, qui sont en désaccord avec toute l'élaboration intellectuelle découlant du postulat guénonien et qui, soit le réfutent, soit l'ignorent, le jugeant dépassé car trop imaginaire et trop marqué par le courant irrationnel du début du siècle. Ou encore qui l'estiment sans intérêt par rapport à la réalité maçonnique, qui s'éclaire de jour en jour, grâce aux progrès de la « méthode historique », tellement honnie par Guénon.

Introduction

– Les guénoniens nuancés qui trouvent que Guénon a écrit de « bonnes choses » et d'autres « moins bonnes ». Ceux-là picorent dans une œuvre très vaste et cohérente, vaille que vaille, mais qui comporte nombre de contradictions et d'obscurités, prenant ici ce qui leur sied, ignorant là ce qui leur déplaît, et exprimant des nuances et des prudences d'autant plus vives que leur connaissance de René Guénon est imparfaite, voire superficielle.

Soyons clairs : on peut être fermement « non guénonien », principalement par rapport aux volets du guénonisme qui peuvent avoir une connexion avec la démarche initiatique maçonnique. Ou plus exactement et honnêtement avec l'idée que l'on s'en fait.

Il est clair que les positions personnelles prises par rapport à un courant maçonnique quel qu'il soit sont toujours fondées sur des conceptions subjectives. Avant de porter quelques jugements sur une sélection d'aspects de la pensée guénonienne plus particulièrement récusables, exposons donc brièvement quelle est notre conception de la franc-maçonnerie, afin qu'il soit bien établi en vertu de quels critères sont exprimées les opinions qui vont suivre.

C'est la divergence de nos opinions et notre capacité à en débattre avec élégance et courtoisie, sans militantisme ni prosélytisme étroits, qui constituent, ensemble, l'un des charmes et l'un des buts de l'aimable institution maçonnique.

Une conception de l'Ordre maçonnique _____

Nous ne pensons aucunement que la franc-maçonnerie soit « l'héritière » des bâtisseurs de cathédrales, ni organiquement, ni spirituellement, et n'avons aucune bonne raison de croire que ces bons catholiques illettrés aient jamais eu de préoccupations « ésotériques » teintées d'hérésie. Nous ne pensons pas non plus qu'elle descende des Templiers, ni des Rose-Croix, ni des Alchimistes, ni des Jésuites.

Nous pensons qu'elle est née en Écosse, au xvii^e siècle, et qu'elle a pris sa forme exclusivement spéculative et symbolique moderne après sa rencontre avec des milieux protestants, mutualistes et hanovriens anglais, au cours des années précédant la date conventionnelle de 1717. Comment et pourquoi ?

Introduction

Avouons simplement qu'on n'en sait encore rien. Cette date de 1717 inaugure tout simplement le début de la mise sous tutelle administrative de la diaspora maçonnique, qui n'était nullement « initiatique » et n'a de toute façon laissé aucune archive pouvant éclairer le genèse de ses activités¹. Et sans que quiconque ait jamais conféré de « patentes » à l'assemblage originel de quatre loges indépendantes.

Nous pensons qu'il s'agit au départ d'une société conviviale ayant pour principe la coexistence (enfin) pacifique de chrétiens de sensibilités différentes, pour autant qu'ils ne soient ni femme, ni libertin, ni athée, ni musulman (mahométan dans le texte des Constitutions de 1723), ni jeune, ni mutilé, etc., sans compter nombre de restrictions complémentaires que l'on trouvera dans l'étude exhaustive de ce texte très marqué par les préjugés de son époque.

Nous savons que l'on entrait à l'origine en maçonnerie lors d'une « réception », qui ne se prétendra « initiation » que bien plus tard, lorsque le XVIII^e siècle verra l'irruption

1. Seuls, les *Old Charges* ou Anciens Devoirs nous restituent les prescriptions très morales et religieuses qui sont attachées à l'exercice du Métier (*the Craft*). Point d'ésotérisme dans tout ceci.

d'un pseudo « sacré » imposer à l'institution une nature et des ambitions imprévues et nouvelles.

Nous pensons qu'aucun projet « spirituel » n'a présidé à l'élaboration de la Fraternité dont les Français, dans le sillage de l'Écossais Ramsay, feront un « Ordre », par humilité, sans doute ! et qu'il est purement imaginaire de voir dans la franc-maçonnerie, comme le fait Guénon, un héritier *dégénéré (sic)* d'un organisme opératif qui aurait eu, lui, des objectifs de type « initiatique et spirituel ». Aucun document ne vient supporter cette thèse guénonienne dont, trois fois hélas, Guénon n'a pas l'exclusivité.

De plus, rien, absolument rien ne permet de nos jours d'asseoir la croyance purement irrationnelle selon laquelle il y aurait une quelconque connexion ou continuité, ou la moindre transmission entre les Prêtres d'Isis, les Druides, les Collegia Fabrorum, les Compagnons Bâisseurs, les Templiers, les Alchimistes, les Rose-Croix, d'hypothétiques « moines Grands Initiés » et les francs-maçons modernes contemporains. Mais les mythes énoncés ci-dessus sont bien implantés dans l'imaginaire collectif.

Il y a là, en effet, conflit entre l'école dite historique et l'école mythique. « Les historiens demandent des faits »,

Introduction

comme l'écrit Guy Verval dans l'introduction de son *Boaz et Jakin*².

*Les ésotéristes attendent des mythes. Or, les faits sont quasi inexistantes, alors que les mythes sont nombreux. Et la tentation est grande de prendre au premier degré les récits des rituels, sans s'apercevoir qu'ils sont un discours des francs-maçons sur eux-mêmes... et non une relation objective*³.

C'est ainsi que les propres mythes de la maçonnerie sont pris par d'aucuns comme des réalités historiques, que l'habile fondeur Hiram devient architecte, et que les Templiers deviennent « ancêtres spirituels ». Ce qui est leur faire beaucoup d'honneur.

En revanche, nous pensons que l'ésotérisme judéo-chrétien est une voie, parmi tant d'autres, qui a pu mener à la Lumière des gens intelligents et sensibles, dans la mesure où il s'agit de comprendre des rituels qui disent représenter la quête du Grand Architecte de l'Univers au

2. Verval Guy, *Promenade dans le jardin anglais de la franc-maçonnerie, Boaz et Jakin*, Éd. Memo-Codec, épuisé.

3. Denys Roman, p. 160.

travers d'une Révélation naturelle, révélation exprimée en symboles inscrits partout dans le monde manifesté.

Cette prise de position n'a pas de caractère universel, ni dans le temps, ni dans l'espace, et nombre de membres de la franc-maçonnerie contemporaine ne partagent pas cette façon de voir. Contentons-nous de cette recherche et de cet ésotérisme-là ; il est possible de vivre une quête dite spirituelle en n'ignorant pas que ce que nous appelons un peu légèrement « le sacré » constitue une « dimension inséparable de la condition mortelle de l'homme et qu'il n'est que le produit de son organisation mentale et de sa structure cérébrale⁴ ». Cette dernière pétition de principe remet bien des billevesées à leur juste place.

Voici exposée la plate-forme sur laquelle nous prendrons appui pour explorer plusieurs aspects de la pensée de Guénon. Vous vous en rendez compte : nous n'aimons pas l'homme Guénon, nous n'aimons pas le pseudo-maçon Guénon, ce qui est accessoire ; mais surtout, nous n'aimons pas la pensée de Guénon.

Nous nous bornerons à commenter un certain nombre de points saillants de l'œuvre de Guénon, choisis en fonc-

4. Verval, *op. cit.*

Introduction

tion de la relation qu'ils peuvent avoir avec la compréhension du fait maçonnique. Les commentaires qui suivent n'ont donc pas la prétention d'être exhaustifs.

À propos des « mythes maçonniques » _____

Il convient peut-être de clarifier la notion de « mythe maçonnique », prise dans le sens d'imposture, et corollairement celle de « démythification », auxquelles nous nous intéressons particulièrement.

Alec Mellor les a énumérées comme suit : la fabuleuse et chimérique Rose-Croix, le prétendu maçonnisme de la triple devise républicaine Liberté, Égalité, Fraternité, l'invention de la prétendue règle du « maçon libre dans la loge libre », les rapports de la maçonnerie avec le compagnonnage, l'imposture templière vingt fois réfutée, et la vieille erreur qui représente la franc-maçonnerie du XVIII^e siècle comme un « mouvement d'idées » dans la mouvance de la philosophie des Lumières⁵.

L'on peut ajouter à sa liste, déjà bien fournie, d'autres impostures tenaces qui ont pour conséquence funeste, à

5. Alec Mellor, *Les Mythes maçonniques*, Payot, Paris, 1974.

la fois parmi les maçons et parmi le grand public, d'entretenir à propos de la Fraternité maçonnique une image romantique, nébuleuse, sournoise et... fausse. Nous citerons en particulier le mythe de la transition des opératifs vers les spéculatifs ; le mythe de la déchristianisation de la maçonnerie anglaise ; le mythe de la dimension chevaleresque dû à Ramsay ; le mythe de la dimension révolutionnaire fomenté dans les loges. Et ces mythes n'émanent pas nécessairement de milieux hostiles à la maçonnerie, mais très souvent d'elle-même. On peut le déplorer.

Il faut bien admettre que le substantif « mythe » est ambigu. Ce mot possède trois acceptions différentes qui créent et entretiennent la confusion dans les esprits.

– La première et la plus répandue fait du mot mythe un synonyme de mensonge, d'imposture ou de rêve insensé : « marier l'eau et le feu, c'est un mythe ! ».

– La deuxième fait du mythe une représentation symbolique qui influence la vie politique et sociale, telles les inventions de Tarzan et de Superman.

– La troisième, qui nous concerne davantage, n'est pas aisée à définir : *muthos* signifie en grec ancien « récit » ou « histoire ». Ce récit produit une explication du monde ;

Introduction

il raconte une « histoire sacrée » englobant l'origine de l'univers ainsi que les événements primordiaux donnant naissance à l'homme. Le mythe se déroule dans un temps non défini : « il était une fois... ».

Par exemple, la Bible décrivant le chaos originel et la création du monde par la parole divine. Récit fondateur qui se retrouve rappelé dans le prologue de l'évangile de Jésus selon Jean.

Il existe diverses autres catégories de mythes, dont celle qui se rapporte à la création d'une institution. Ainsi, une controverse existe qui concerne le mythe d'Hiram, architecte du temple de Salomon. Est-ce un mythe, est-ce une légende ?

Ce récit n'est pas présent lors de la fondation de l'institution moderne, conventionnellement datée de 1717, et ne vise pas encore à décrire sa genèse. Mais il apparaît, dans la liturgie maçonnique, lors de l'introduction du rituel du grade de maître-maçon, constituant le début d'une autre dimension qui s'emparera dès lors de la Fraternité originelle. C'est dans cette mesure que l'on peut parler du « mythe » d'Hiram, et non plus de sa légende.

Le mythe d'Hiram s'accompagne de plusieurs légendes, relatives aux mots, signes et attouchements divers communiqués. Mais le mythe d'Hiram est bien fondateur, en ce sens qu'il repose, et c'est là une thématique récurrente en maçonnerie, sur le mythe universel de la mort suivie d'une résurrection.

Un autre mythe fondateur est celui de la construction – et de la reconstruction – du temple de Salomon, mythe qui s'accompagne de toute la symbolique des nombres, des outils et instruments, et des matériaux auxquels on a recours pour élaborer cette construction.

Enfin, le mythe de la filiation chevaleresque – et toute sa déclinaison templière – ainsi que celui de la Cité sainte, prennent eux aussi place dans la série des mythes maçonniques de la dernière des trois acceptions, celle qui concerne les tentatives d'explication des aspects fondamentaux d'un monde recréé.

Le mythe fait donc, par le canal des rites et des symboles, saisir allégoriquement des conceptions particulières, des questions fondamentales qui se posent aux sociétés. Carl G. Jung a démontré qu'ils se créent « spon-

Introduction

tanément » dans des sociétés à la fois fort différentes et très éloignées dans l'espace comme dans le temps.

Le rite, quant à lui, consiste à répéter les événements primordiaux en présentant liturgiquement une recreation du monde.

Le mythe semble donc inscrit dans le fonctionnement mental de l'homme. Il s'en génère de nouveaux, même à l'âge dit moderne, mais les images produites s'actualisent, bien entendu.

C'est ainsi que le mythe du « postmodernisme » se construit sur le constat de la fin prochaine de l'humanité, de sa perte et de son besoin insatiable et inassouvi de progrès technologique. Il s'en dégage une véritable opposition à la modernité, et nous retrouverons plus loin ce mythe considérablement activé dans *La Crise du monde moderne* de René Guénon.

La philosophie s'est opposée depuis des temps immémoriaux, à tout le moins depuis l'Antiquité grecque, au recours aux mythes. L'usage de la raison, et l'analyse suivie de l'explication des phénomènes naturels, a démythifié la métaphysique. Le côté surnaturel des récits mythiques est remplacé par des explications naturelles ou

scientifiques, ce que Guénon ne fera jamais. Il est du reste loin d'être le seul.

Les mythes de l'humanité sont d'une richesse prodigieuse, de même que les religions des civilisations qui se sont succédé depuis des millénaires. Leur étude est nécessaire pour tout homme qui se revendique de l'humanisme, et il n'est pas indispensable d'adhérer à l'une d'elles, mais bien d'essayer de les comprendre.

C'est ce qui nous différencie de la pensée guénonienne. Cette dernière est basée sur la seule métaphysique orientale, c'est-à-dire sur un postulat qu'il ne nous est pas possible d'accepter. Ce postulat baigne toute l'œuvre de sa cohérence, mais n'est fait que d'affirmations subjectives bien dans la logique des métaphysiques. De même que l'indication d'une clé et d'altérations au début d'une partition musicale influent sur tout le cours de l'œuvre, de même aussi les « principes métaphysiques universels » de Guénon conditionneront-ils chaque ligne qui tombe de sa main, et il nous dira combien il est saugrenu de justifier des considérations qui découlent de tels principes. Ce qui est cohérent et logique, dans un cadre tel celui-là.

Introduction

Nous extrayons les lignes ci-après de *La Métaphysique orientale* de René Guénon :

La métaphysique, c'est ce qui est au-delà et au-dessus de la nature ; c'est donc proprement le surnaturel.

La science est la connaissance rationnelle, toujours indirecte, une connaissance par reflet ; la métaphysique est la connaissance supra rationnelle, intuitive et immédiate.

La raison est une faculté proprement et spécifiquement humaine ; mais ce qui est au-delà de la raison est véritablement « non humain » ; c'est ce qui rend possible la connaissance métaphysique, et celle-ci, il faut le redire encore, n'est pas une connaissance humaine⁶.

Les obédiences maçonniques relevant du neutralisme ou du pluralisme philosophique furent ainsi préservées de la contagion de ce que Alec Mellor appelle « la régression guénonienne ». Voici ce qu'il écrit, sous ce même sous-titre : *La régression guénonienne*.

6. René Guénon, *La Métaphysique orientale*, Éditions traditionnelles, Paris, 1993.

Contre Guénon

Le mouvement qui s'était incontestablement affirmé en faveur d'une conception objective, rationnelle, et, si possible, scientifique de l'histoire maçonnique, devait cependant buter, au début du ^{xx} siècle, contre un obstacle : celui du guénonisme. Ce dernier, dans l'ordre de la science historique, devait permettre un retour en force de la conception mythique... Tenons-nous-en à la science historique. Il n'est pas discutable que, dans ce domaine, Guénon fut un redoutable brouilleur d'idées. Sa conception cosmogonique a, en effet, été prise pour de l'histoire par les fidèles du culte guénonien, avant d'être véhiculée, comme par une seconde vague, par d'innombrables publications ésotériques. L'indéniable succès qu'elles ont obtenu devait entraîner, pour dernières conséquences, une commercialisation fructueuse pour les exploiters des illusions humaines⁷.

Ce succès de l'irrationnel devait déboucher sur ce qu'on a appelé « l'esprit Planète ». On trouve ses sources dans le célèbre *Matin des magiciens* des compères Pauwels et

7. Alec Mellor, *Les Mythes maçonniques*, Payot, Paris, 1974, p. 17 et 21.

Introduction

Bergier. La conséquence la plus déplorable de cet esprit est d'avoir fait passer les élucubrations romanesques de cet ouvrage pour de l'« ouverture d'esprit » et, *a contrario*, les résistances à ce dévergondage intellectuel et culturel, pour des manifestations de l'obscurantisme obtus de la « science officielle ». Car il est bien entendu « une autre science », non officielle et donc non dogmatique, qui débouche sur la Connaissance véritable. Ceci n'est pas sans rappeler, une fois encore, le Penseur...

La séculaire fascination de l'Orient dans l'Occident chrétien _____

*L'Orient est devenu
une préoccupation générale.*
Victor Hugo

Il n'y a pas de génération spontanée ; René Guénon est un pur épiphénomène de son époque. Et au-delà de son époque, un épiphénomène d'une civilisation éprise d'orientalisme pratiquement « de temps immémorial ».

Il n'est probablement pas sans intérêt, en préambule à l'examen de ce que pensent de son œuvre les intellectuels

occidentaux qui ne sont pas de son bord, de réfléchir au cadre de civilisation dans lequel va s'élaborer sa pensée, et de pratiquer un retour en arrière, nécessairement un peu sommaire, qui situera ensuite les fantasmes du personnage dans le temps comme dans l'espace.

Cet espace est celui d'une Europe entretenant avec l'Orient – qu'il soit du reste proche, moyen ou extrême – des relations d'une grande complexité, et résultant en un profond enrichissement réciproque. Les échanges économiques, suivis d'échanges culturels et philosophiques, sont entrecoupés de sombres périodes d'incompréhension et de violences, dans lesquelles le facteur religieux joue un rôle déterminant.

Mais la tradition des échanges multilatéraux remonte à plus loin qu'on ne l'imagine habituellement, et recouvre bien des pans de notre culture occidentale. Ces échanges vont en effet au-delà des attitudes manifestées par l'Occident à l'endroit des seules religions et philosophies asiatiques. Nous allons donc tenter de broser, à larges traits, le décor des formes diverses que revêt l'orientalisme, depuis le Moyen Âge jusqu'à la période contemporaine, ce qui nous permettra de mieux situer, dans une perspec-

Introduction

tive de temps élargie, les influences de divers auteurs et philosophes qui, pour la plupart, précèdent René Guénon, parfois d'une centaine d'années.

La rencontre de la pensée orientale avec celle de l'Occident n'est pas sans susciter une certaine prudence, voire une répulsion, dans les milieux réputés intellectuels. On a même souvent tendance à laisser les traditions orientales à l'écart, comme on ne manque pas de le faire avec la tradition maçonnique, qui n'est presque jamais évoquée dans les livres d'histoire officiels ni dans les manuels de philosophie usuels, et ce pour diverses raisons. Or, ce sont là deux lacunes importantes obérant la compréhension exhaustive de notre civilisation.

La dite civilisation s'est néanmoins abondamment approvisionnée dans les richesses du monde oriental, et cette habitude remonte à très loin. Nous ne ferons pas l'inventaire exhaustif des nombreuses contributions de la pensée orientale à notre propre développement européen, ni de l'influence certaine qu'elle y a exercée. Certes, la domination militaire, politique, administrative et économique de l'Europe en Orient a joué, plus tard, un rôle déterminant ; mais les traces de l'interpénétration sont

encore bien plus anciennes. Examinons-en quelques unes, à titre d'aide-mémoire.

Au VII^e siècle de l'ère chrétienne, le nombre d'hérésies qui prolifèrent dans les provinces chrétiennes orientales est énorme ; en revanche, l'Occident chrétien se divise en quantités de royaumes barbares incontrôlables. C'est de cette époque que date l'attaque musulmane, avec un résultat inattendu et paradoxal : les divisions du monde chrétien s'accroissent, et souvent littéralement les groupes hérétiques du Levant, en les soustrayant au contrôle impérial.

L'antagonisme des deux civilisations est permanent. L'Islam en pleine expansion recouvre la péninsule ibérique, et l'Occident se mobilise enfin pour délivrer, par les armes, les lieux dits saints. Ce qui, toutefois, ne favorise aucunement le rapprochement des diverses communautés chrétiennes, au sein du monde chrétien dominé par l'Église de Rome.

Le début du Moyen Âge avait vu la perte, par l'Occident, des connaissances philosophiques et scientifiques du passé. Mais des prises de contact furent tentées et réussies entre la culture européenne et la culture islamique. Les

Introduction

Berbères musulmans conquièrent l'Espagne au VIII^e siècle, ce qui fera de ce pays une sorte de conservatoire de la culture et de la science antique. Car c'est à Séville, comme à Ravenne et à Constantinople notamment, que brille en ces temps-là la culture la plus active, la plus raffinée, la plus rayonnante.

Sous le règne de Charlemagne, sous l'influence laborieuse du monachisme et la préservation de l'écriture par les clercs, se répandent les fondements de notre future culture. L'Espagne est au contact direct du monde musulman ; elle y accueille des Juifs et des Mozarabes ; c'est principalement par l'Espagne que la culture arabe pénètre en Occident. Les exemples multiples – dont les célèbres mots en al – sont trop connus pour les rappeler.

La conséquence en est qu'on lit – tout au moins certains le peuvent-ils – les auteurs de l'Antiquité tout au long du Moyen Âge. Le rôle des monastères, et donc des manuscrits qui s'y trouvent laborieusement transcrits, enluminés et traduits, le développement des écoles urbaines du « sacré Charlemagne », et enfin celui des universités devient très important. On connaît Platon, Ovide, Cicéron, Tite-Live, Salluste, voire même l'élémen-

taire César, ainsi que tous les auteurs qui font aujourd'hui partie du bagage culturel antique de tout humaniste, qui ne sait pas toujours qu'il doit sa connaissance du monde latin aux relations entretenues avec Constantinople.

Nous prendrons deux exemples bien connus pour illustrer la présence d'un certain « orientalisme » dans la société du temps.

La chanson de Roland (Hroudland) relate, vers 1000-1100, le combat du marquis des marches de Bretagne et de ses preux, contre une forte armée maure, à la bataille de Roncevaux (Roncesvalles). Le glissement de l'histoire vers la légende est typique en l'occurrence et une fois de plus.

Car cette légende, qui n'est pas un mythe puisqu'elle met en scène des personnages historiques, relate en effet, peu ou prou, la résistance opposée par l'arrière-garde de Charlemagne lors d'une embuscade dressée en août 778, soit trois siècles auparavant, au col de Roncevaux par quelques guerilleros basques, et non par l'armée des Sarrasins !

Et c'est ainsi qu'en l'an mil, un texte tardif et de pure propagande religieuse, justifie la reconquête de l'Europe

Introduction

chrétienne mais aussi de l'Orient, en lui donnant une justification passionnelle imaginaire à caractère patriotique, qui transforme une guerre de conquête en une « guerre sainte » !

Autre exemple, quelque peu plus tardif, des échanges soutenus entre Orient et Occident, pour ne pas rappeler une fois encore les pérégrinations rémunératrices et bien connues de Marco Polo sur la route de la soie et des épices.

Au xv^e siècle, un riche homme d'affaires de Bourges, Jacques Cœur, noue des relations commerciales soutenues avec les pays du Levant, entre autres, et établit des comptoirs partout où se développaient ses activités bancaires et minières. Il acquiert de la sorte une fortune incalculable qui l'introduit à la cour de Charles VII. En rentrant de Damas, il établit un réseau commercial desservant toute la Méditerranée et le Levant, et se fixe à Montpellier, en raison de ses attaches solides avec les pays arabes. Il acquiert notamment trente seigneuries, avec les revenus plantureux qui y sont attachés, et prête de l'argent au roi de France. Ce dernier l'anoblit, comme de bien entendu, et lui confère de nouvelles charges officielles parmi les

plus importantes et les plus rémunératrices... Voici donc où pouvaient mener, au xv^e siècle déjà, les échanges réciproques avec les pays du Levant.

Mais il n'est pas que l'armée, la littérature ou le commerce pour rendre hommage à l'« Entente cordiale » entre Orient et Occident. Citons pour l'anecdote l'autoportrait de 1631 où Rembrandt van Rijn, désireux d'évoquer les terres lointaines et exotiques à la mode, se représente en « costume oriental ».⁸

Signe révélateur d'un engouement dont nous allons parcourir de nombreux exemples au fil des siècles suivants, dans les domaines de la peinture, de la musique, de la littérature, des arts décoratifs, etc.

Sous Louis XIV, on sait peu que les jeunes gens « de la bonne société » apprennent, chez les Jésuites, les langues persane et turque, en sus du latin et du grec bien entendu. Cette faveur, dont l'utilité pratique échappe au plus grand nombre, serait due à Colbert. Mais un fait beaucoup plus significatif jalonne le parcours des échanges commerciaux, et par conséquent artistiques et culturels : la

8. Huile sur toile, 0,66 x 0,52 m., musée du Petit Palais, Paris.

Introduction

fondation en 1664, par le même Colbert décidément bien orientaliste, de la Compagnie des Indes.

La ville où Louis XIV, par Colbert interposé, implantera la Compagnie des Indes⁹ s'appelle l'Orient, rapidement convertie en Lorient. Molière écrit *Le Bourgeois gentilhomme* en collaboration avec Jean-Baptiste Lully, auteur pour sa part de la fameuse *Marche pour la cérémonie turque*, musicien de génie avec lequel il se dispute vigoureusement par la suite. Le but du roi, dit-on, est de ridiculiser les Ottomans, coupables de lui avoir délégué en ambassade, à Versailles, un simple... jardinier.

Molière fait bien entendu ses choux gras, ainsi que ceux de la cour, d'une intrigue reposant sur un tel crime de lèse-majesté.

C'est sous le même règne prestigieux du Roi Soleil que les Français introduisent dans la musique occidentale l'arsenal diversifié des percussions « turques », à la manière des Janissaires, dit-on. Dès 1657, les célèbres mousquetaires du roi équipent de tambours leurs troupes à cheval,

9. « La Compagnie française des Indes orientales », fondée par Colbert en 1664, après la « Compagnie anglaise des Indes orientales » et aussi après la « Compagnie hollandaise des Indes orientales ». D'où le portrait de Rembrandt. L'orientalisme était donc, déjà et bien avant Guénon, pan européen...

tambours dont la fonction sera de scander des messages rythmiques à l'intention de la piétaille. C'est donc depuis lors que l'on bat la chamade, la Diane, la fricassée, selon les caprices et les évolutions des « jolies guerres »...

En 1719, un nouvel achat important d'instruments de musique est contracté directement en Turquie, à destination, une fois encore, des représentations du *Bourgeois gentilhomme*. En 1720, à destination cette fois des Menus Plaisirs du roi Louis XV, l'orchestre de l'opéra commande en Turquie divers tambours, et même « de grosses castagnettes peintes à la façon de Chine » ! Des castagnettes espagnoles, fabriquées en Turquie et peintes à la chinoise, ne sommes-nous pas au cœur même de l'exotisme ?!

François 1^{er} avait déjà conclu des traités d'alliance avec le sultan ottoman, afin de combattre, ensemble, l'ennemi commun : les Habsbourg. Et en 1742, Louis XV et sa cour accueillent, dans la galerie des glaces, les ambassadeurs de la Porte (Istanbul), venus confirmer la constante amitié qui liait les deux grands empires. D'autres ambassades, antérieures à celle-ci, avaient déjà laissé des témoignages abondants dans la peinture du temps. La conséquence immédiate de toute cette activité diplomatique et com-

Introduction

merciale est que tout ce qui provient de Turquie, de Chine, de Perse et d'Inde est à la mode. Paris est oriental !

Dès lors, en effet, les témoignages de ce goût omniprésent abondent. Quelques brefs rappels : *Les Mille et une nuits* sont traduites en 1704. Montesquieu publie ses *Lettres persanes* en 1721. Des personnages turcs abondent dans les œuvres de Fragonard, Watteau, Boucher, Leprince, Nattier et Van Loo. Un univers oriental, bien souvent de pacotille, se révèle avec une grande naïveté, et cette vogue n'épargne pas les plus grands, tels Johann Gottlieb Mozart (dont on fera Wolfgang Amadeus) et dont on citera la célèbre sonate KV 331 pour piano, dite facile, pour sa célèbre *Marche turque*, infiniment plus française qu'ottomane du reste. Sans oublier *L'Enlèvement au Sérail* ni l'exotisme de *Zaïde*, ni l'orientalisme tarabiscoté de la *Flûte enchantée*, dite enchantée.

Dans la même veine, le bon Rameau avait commis dès 1736 des *Indes galantes* fort peu crédibles, situées en Turquie, en Perse, au Pérou voire même chez les Indiens d'Amérique du Nord. A beau mentir qui vient de loin... Le processus oriental est bien en marche, et ne fera que se développer, étant bien ancré dans notre culture, et

pas seulement en France. Après les *Lettres persanes* de Montesquieu, voici *Le Sopha* de Crébillon et les *Bijoux indiscrets* de Diderot. La vertu a souvent déserté un Orient corrompu, ouvrant la porte chez nous à bien des fantômes et suscitant bien des licences.

Mais d'autres, plus fins à la façon de Voltaire, se servent de cette thématique amusante pour parodier à l'aise le monde occidental, avec Mahomet, Zadig et Candide. Ce que Jonathan Swift avait déjà réussi avec génie, dans ses féroces satires du royaume de Lilliput, lors des voyages au long cours de Gulliver.

Les choses deviennent sans doute plus sérieuses et plus proches de nous avec le philosophe Karl Hegel, qui donne ses premiers cours à Berlin, dans le sillage encore frémissant de la campagne d'Égypte. Hegel s'appesantit sur la Chine et l'Inde. Ce qui nous intéresse davantage, c'est qu'il donne à l'Orient une dimension cette fois métaphysique ; il s'oppose à la théorie naissante d'un peuple primitif qui serait l'origine planétaire des sciences et des arts, théorie qui n'était pas sans annoncer l'invention de la « Tradition Primordiale » chère à l'école dans laquelle viendra un jour s'insérer René Guénon.

Introduction

Hegel récuse ce mythe et reproche aux philosophes tenants de la Tradition Primordiale de mettre en réalité leur pensée philosophique au service du mythe qu'ils entretiennent avec complaisance.

Dans son sillage, le livre en néerlandais de Louis Couperus, *De Stille Kracht*, ou *La Force Tranquille*, connu probablement des conseillers en communication d'un certain François Mitterrand, met le doigt sur le danger que représentent, pour l'Europe, les savoirs obscurs, nébuleux et pour tout dire superstitieux défiant toute logique et toute raison.

Et de décrire « le péril jaune » comme émanant de l'immobilisme extrême-oriental ainsi que de l'attrait maléfique qu'exercent ces fantasmes sur certains intellectuels européens aux référentiels faibles.

Ce « cauchemar » émane de « l'imagination anxieuse d'auteurs qui se complaisent dans des discours de décadence, provenant d'une impuissance existentielle à appréhender la logique et le sens du phénomène de l'histoire ».¹⁰

10. Jean-Marc Moura : « L'Extrême Orient selon G.W.F. Hegel, philosophie de l'histoire et imaginaire exotique », Université de Lille III.

Contre Guénon

L'examen du dernier volet du polyptique que nous consacrons aux relations entre l'Occident chrétien et l'Orient pervers (*sic*) nous introduira bientôt auprès des quelques « penseurs » ayant marqué la réflexion de René Guénon. Ce volet est consacré à la colonisation de ces contrées lointaines. On y apporta « la civilisation », bien appuyée sous la forme du plaisant éventail racial que voici :

*Dès les bancs de la « petite école », on enseignait très sérieusement autrefois qu'il y avait cinq races humaines, à distinguer non pas géographiquement, mais bien par rapport à la couleur de la peau des habitants. La race blanche, qui domine le monde par sa supériorité en tous domaines ; la race jaune, qui regroupe tous les asiatiques ; la race rouge (*sic*) avec les Indiens d'Amérique ; la race brune, sorte de melting pot où l'on entasse notamment les éthiopiens et les races océaniques ; la race noire enfin.*

Les Égyptiens faisaient toutefois l'objet de déplacements fréquents de catégorie, certains experts les reti-

Introduction

rant de la race blanche pour les loger dans la race brune, ce que contredisaient aussitôt d'autres experts.

Nous étions, ainsi que nos parents, convaincus du bien fondé de cette classification, et combien d'entre nous ne le sont-ils pas encore de nos jours ?

La classe populaire des colonisateurs est donc fort satisfaite de trouver, aux colonies, de « plus petits » qu'eux-mêmes. Sa supériorité raciale, dont elle est convaincue, s'exprime de façon souvent abjecte. Outre la brutalité et la chicotte, qui n'a en mémoire l'impérissable cantilène que voici :

Il m'appelle sa p'tite bourgeoise

Sa ton kiki sa ton kiki sa tonkinoise...

C'est moi qui suis sa petite

Son anna na son anna na son annamite...

Charmante, n'est-ce pas, l'expression de ce naïf bonheur bourgeois d'importation et célébré par « un p'tit z'oiseau qui chante » ?

Mais ce ne sont pas les fonctionnaires coloniaux de bas niveau, souvent incultes, qui sont à l'origine d'une nouvelle « indomanie », ou encore de la mode chinoise

ou japonaise. Ce sont aussi les milieux artistiques, philosophiques, intellectuels au sens large qui, lassés par, ou totalement indifférents à un clergé dogmatique, obstiné et ultramontain englué dans des luttes politiques médiocres, tentent de combler leur congénital « besoin de spiritualité » en se tournant vers les philosophies, les religions, les sagesses orientales.

Cet abandon au chant des sirènes orientales peut s'analyser comme une véritable régression crypto-religieuse. Ces adeptes de toute forme de spiritualité, pourvu qu'elle soit irrationnelle et « métaphysique », sont des croyants honteux, voire des protestants iconoclastes. Parfois même anticléricaux et laïques, souvent sceptiques, mais néanmoins toujours disposés à frayer avec quelque Grand Prêtre surhumain, ils s'arriment à toute forme de « transcendance », parfois les plus misérables. Ils substituent un nouvel arsenal de la dévotion à cet autre exotisme moyen-oriental qu'est le judéo-christianisme, qui fut imposé de force aux Celtes dégénérés, dont nous sommes aujourd'hui les descendants asservis et amnésiques. *Cedant arma togae*, disait Cicéron. La catholicisation fut la réalisation exactement inverse de ce beau principe.

Introduction

Ces confortables scories spiritualisantes d'importation les écartent des préoccupations réelles de notre temps, qui est dur, et les enferment dans des univers clos où dominent les rêves éveillés mais rassurants. C'est ainsi qu'en maçonnerie, on mettra à l'honneur les temples assyriens, babyloniens, égyptiens, c'est-à-dire toute forme exotique de religiosité pour autant qu'elle n'évoque en rien le christianisme des origines ; il est désormais ostracisé, et l'on s'accommode, avec des restrictions embarrassées, du grade néotestamentaire de Rose-Croix. La loge sera dite « temple »¹¹ ; on y placera un « autel » ; le tableau de loge, simple *mandala* vivant le temps que vit la tenue, deviendra un objet « sacré » et intouchable. La tradition maçonnique en prendra un fameux coup. Elle perd son caractère purement maçonnique et convivial pour devenir un succédané de religions d'importation. Mais ceci est un autre débat.

Revenons donc à l'étude de l'Orient tel qu'elle fut menée par nos grands-pères.

11. Les francs-maçons traditionnels se réunissent dans une loge, et non dans un temple, ce qui est un usage du clergé. La loge est située dans les parvis du temple, à l'air libre ; c'est la raison pour laquelle on y aperçoit le ciel étoilé (la Tradition maçonnique).

Les textes réputés sacrés par l'Orient sont identifiés ; ils sont étudiés par les linguistes, progressivement traduits et enfin publiés. Guénon par exemple se contentera toujours de traductions du sanskrit qu'il n'entend pas. Ceci reviendrait à étudier et à commenter les Évangiles sur base exclusive de la Vulgate, sans connaître le grec, alors que les textes originaux, tous rédigés en grec, comportent nombre de termes traduits en dépit du bon sens, avec ou sans intentions d'apologétique.

Comme à l'époque de Louis XIV où la jeunesse dorée s'adonnait à l'étude du persan et du turc chez les pères jésuites, on étudie le chinois, le japonais, l'hindou, le tibétain. Car apparaîtra bientôt l'époque des découvertes multipliées, des récits de voyages merveilleux, des révélations secrètes et mystérieuses ramenées par de téméraires aventuriers et surtout aventurières qui, les premiers, s'enfoncent dans les territoires les plus reculés et sévèrement tabous. Nous sommes loin de la moquerie adressée par Louis XIV et Lully aux ambassadeurs du roi de Siam. L'Occident intellectuel est cette fois en demande de spiritualité.

Introduction

« L'orientalisme » occidental a pris son nouvel et définitif essor dès la seconde moitié du XIX^e siècle. Comme bien souvent, les activités économiques ouvrent la voie aux échanges culturels et artistiques. Le vecteur le plus décisif de l'« orientomanie », excitant vraiment l'attention du public, est composé des diverses expositions universelles de 1867, 1878, 1889, et 1900.

Elles succèdent à celle de Londres en 1862. L'art japonais connaît une vogue extraordinaire et suscite des œuvres connues, signées Pierre Loti, Puccini, Saint-Saëns et tant d'autres.

Le Japon n'a pas l'exclusivité. Le Maghreb, la Turquie et l'Arabie se partagent l'engouement du public bourgeois et des milieux artistiques et intellectuels. Certains artistes parcourent les pays dont ils s'inspirent. Mais la plupart vivent un Orient de rêve, se situant quelque part entre la réalité et l'imaginaire.

La période d'entre-deux-guerres, soit de 1918 à 1939, connaît à cet égard une effervescence remarquable. Rappelons que Guénon naît en 1886 ; il a donc 32 ans en 1918.

Contre Guénon

Des relations suivies s'établissent de l'Inde au Maghreb et de l'Asie centrale à l'Arabie. Les tentatives de modernisation, risquées par certains pays, sont longuement discutées, dont notamment celle du réformisme musulman. Les intellectuels se passionnent ; la jeunesse s'engage. Mais surgissent aussi, en ces temps de fortes turbulences, des idéologies totalitaires de droite et de gauche, des progrès techniques trop rapides peut-être et un dérèglement de la machine qui feront qualifier cette période d'« années folles ».

Et ce qui suit va profondément marquer René Guénon : car surgissent alors la crise économique de 1929, les nationalismes agressifs, générant un climat de peur et de tension permanente. Et Guénon a une horreur panique de ce qui n'est pas « immuable ». La succession des crises graves marquant les années 30 est évidemment à l'origine de son livre *La Crise du monde moderne*, publié en 1927 et constamment réédité, que nous verrons bientôt en détail. Chaplin sortira son film prémonitoire et satirique *Les Temps Modernes* en 1936.

Table des matières

Introduction	9
Existe-t-il un « guénonisme » en maçonnerie ? ...	83
Opinions négatives émises à l'égard de la personne et de l'œuvre de René Guénon	87
Les précurseurs troubles ayant influencé la pensée guénonienne	107
Les sources de Guénon	113
La <i>Crise du monde moderne</i> et la pensée irrationnelle	117
La Tradition Primordiale	127
L'opposition Orient-Occident.....	163
Les états multiples de l'Être.....	167
L'initiation magique.....	173
Pseudo-initiation, contre-initiation, complot mondial	191

La contre-initiation satanique	197
Guénon franc-maçon	203
La curieuse idée que Guénon se fait de la franc-maçonnerie	213
Les grands mépris de Guénon	223
Les idées fixes et obsessionnelles de Guénon	227
Les certitudes de la croyance	231
Les grandes sympathies de Guénon	237
En guise de conclusion	251
Les œuvres de René Guénon	267
Les ouvrages sur René Guénon	271

maquette réalisée par

LHcom

03 44 88 90 04

www.lh-com.fr